

FEUGÉAS

# NELSON MELODY



TURFU LES ÉDITIONS

Pour André, Didier, Gaëtane, Maxime, Nathalie et Nicole  
Car il n'y a pas d'arbre sans racine.

### **Avant-Propos**

Ce que vous commencez à lire avec cette phrase, sera mon dernier roman.

Je sais que certains d'entre vous qui apprécient la lecture de mes œuvres vont prendre cela pour des paroles en l'air ou pour l'une de mes blagues habituelles, mais il ne s'agit pas de cela. Non, car nous sommes aujourd'hui le 13 octobre 2101 et j'ai, depuis aujourd'hui, 54 ans. Je sais que c'est un jeune âge pour arrêter de faire son métier, surtout pour une personne en pleine santé et en pleine possession de ses moyens. Je sais également que la plupart des grands auteurs ou artistes ne s'arrêtent qu'avec leur mort. Mais, voyez-vous, je n'ai, tout d'abord, pas la prétention d'être une grande auteure. Non, en fait, j'ai la seule prétention d'être la personne que je suis et d'avoir écrit des romans qui se sont bien vendus. Point final.

J'ai toujours laissé aux autres la possibilité de me répertorier dans telle ou telle case, que cela soit celle des succès mérités ou des navets trop bien vendus. Cela ne m'intéresse pas et ne m'a jamais intéressé, contrairement au fait de vous toucher ou de vous faire réfléchir ou méditer par le biais de mes romans. Cela sera encore une dernière fois le cas avec cet ouvrage.

Pourquoi un tel arrêt ? Je ne vais pas m'épancher plus que cela sur les

raisons qui m'ont amenée à prendre une telle décision, mais disons tout simplement que j'ai envie de profiter du temps qui me reste, du temps que ma vie va encore me laisser pour profiter de ma famille, mes enfants et futurs petits-enfants. Ma situation financière me le permet, et je n'ai plus envie de m'isoler dans l'espace intellectuel nécessaire à la rédaction d'un roman. Non, j'ai envie que jusqu'à la fin de mes jours, je puisse pleinement m'ouvrir au monde, aux gens qui le composent et aux interactions possibles entre eux et moi.

Ces événements que je vais vous raconter prennent place entre 2063 et 2064 j'entrais dans ma 17ème année sur cette terre. J'ai tenté tout au fil de la rédaction de ce livre de rendre une copie avec une syntaxe plus élaborée que celle avec laquelle j'ai pu rédiger mon journal de l'époque. Il est tout de même important de relever que j'ai choisi le parti pris d'une alternance entre ces passages de mes écrits d'adolescence retravaillés et des souvenirs et réflexions que j'ai aujourd'hui. Ne soyez pas choqués par ce format, n'y voyez pas non plus des anachronismes.

Pour ce qui est de ces souvenirs que je vais évoquer, il ne faut pas perdre de vue que, comme pour tout autre élément contenu dans une mémoire humaine, ceux-ci ne sont que des fabrications de l'esprit. Des créations parfois altérées par nos émotions, parfois par le temps qui passe, parfois les deux. Nous ne sommes pas des êtres électroniques qui stockent des événements tels qu'ils se sont exactement déroulés et les trient de manière parfaitement ordonnée chronologiquement. Cependant, je peux vous garantir, ces passages de ma vie que vais vous retranscrire ne correspondent pas, exactement et en détails, à ce qui s'est réellement passé, cela sera totalement indépendant de ma volonté. À travers ces lignes ne vous seront exposés que des éléments de ma vérité, tels que je les garde en

moi depuis tant d'années.

J'ai donc l'ambition de fixer pour l'éternité cette histoire qui est la mienne, cette rencontre avec un homme que je porterai toujours dans mon cœur et dont toutes les circonvolutions de son esprit m'auront enrichi et auront contribué à faire de moi la femme que je suis devenue. J'espère que tout ceci vous plaira et apportera quelque chose, ne serait-ce qu'infime, à vos réflexions et votre manière d'appréhender notre monde.

Bonne lecture à vous.

Andréa Branier

# Partie I

## Septembre 2063-

## Novembre 2063

### Chapitre 1 : The Dark Side of the moon

« On... on y va alors ? »

La question était posée de manière hésitante par un jeune homme brun aux yeux marron répondant au nom de Matthias. Pas nécessairement le type de garçon qui rendrait folles toutes les filles, mais au physique assez commun pour satisfaire le minimum requis par la plupart d'entre elles. Il me regardait de ses yeux figés par le stress et l'excitation, dont j'appréhendais péniblement le contour au milieu de son visage d'adolescent alors à peine éclairé par les réverbères. Je me souviens m'être dit à ce moment-là, que, si la guerre et les conflits armés étaient des choses disparues depuis des années, Matthias devait être de ceux qui mourraient les premiers lors du retour de ce genre d'événements.

« Bah vas-y sonne ! »

L'injonction était, elle, donnée par une voix féminine, celle de Lila, petite adolescente aux cheveux châtons taillés courts. Le genre de fille qui oublie parfois, si ce n'est toujours, d'avoir la langue dans sa poche. Un trait de caractère que nous partagions d'ailleurs elle et moi et qui nous amenait régulièrement à des conflits avec l'ensemble de l'équipe pédagogique



chargée de notre éducation.

Il faut dire que l'idée même de mettre Lila et moi dans une seule et même salle de cours relevait du suicide scolaire, que cela soit pour nous deux, pour les professeurs, mais aussi pour la classe dans son ensemble. Il y avait des moments où – tandis que je parcourais le chemin allant de ma salle au bureau du CPE après m'être fait renvoyée de cours – je me réjouissais que nous n'ayons pas dans notre région une de ces cellules spéciales chargées de repérer et dissoudre les groupes similaires à celui que l'on pouvait constituer Lila et moi. La Nouvelle-Aquitaine n'était pas une région considérée comme problématique d'un point de vue scolaire et cela pour mon plus grand bonheur.

Mais je vous parle de moi et je me rends compte que je n'ai même pas encore pris la peine de vous présenter l'adolescente que j'étais. Enfin si, tout de même un peu puisque vous savez déjà que j'étais une élève turbulente. Cependant, vous ne connaissez pas le « minimum nécessaire » sur moi, ce minimum qui, me croisant dans la rue, vous permettrait de dire à la personne vous accompagnant que vous me connaissez, allant jusqu'à donner un avis sur moi de manière purement subjective mais néanmoins au-delà du simple constat positif ou négatif en fonction de mon apparence physique.

Alors voilà, je m'appelle Andréa, j'avais 16 ans au moment des faits, je mesurais 1m68, j'avais les yeux verts, de longs cheveux châtain foncés tirant sur le roux. Pour ce qui relève de l'intellectuel, j'étais dans la période où je me rendais compte que je m'étais toujours sentie différente des autres, mais sans pour autant savoir vraiment pourquoi. Pourtant je m'intéressais

aux mêmes choses que ceux de mon âge, et j'en tirais, la plupart du temps, les mêmes conclusions, mais il y avait quelque chose que je présentais comme incomplet et par conséquent, partiellement erroné, comme si ces autres et moi faisions fausse route et que j'étais la seule à ressentir ne serait-ce qu'un peu ce sentiment.

Mais étrangement, je n'eus pas la sensation de faire une erreur lorsque, lassée d'attendre ce peureux de Matthias, je pris l'initiative de sonner au portail, provoquant alors l'aboïement d'un chien à l'intérieur de la maison. Puis, comme nous l'avions projeté dans nos esprits adolescents, la machine se mit en marche, méthodique, rapide, efficace. Lila saisissant la fusée, moi allumant le briquet, Matthias me passant la fusée pour que j'allume la mèche au moment précis où se faisait entendre le bruit de la clé entrant et tournant dans la serrure. Je n'avais alors plus qu'à orienter la fusée en direction de la maison tout en veillant néanmoins à ne pas viser la porte d'entrée et celui qui allait en sortir. Notre objectif était aussi immature que notre âge nous permettait de l'être, à savoir, tout simplement de rire en voyant la personne surprise et apeurée par la fusée s'envolant dans les airs dans une gerbe d'étincelle. Notre idée était, suite à cela, de nous enfuir dans les rues – probablement en ricanant – avant de rejoindre un endroit assez éloigné pour pouvoir partager nos ressentis en toute sécurité.

Mais cela ne se déroula pas tout à fait comme prévu.

La fusée partit en direction de la maison mais, pour une raison inconnue, vira de sa trajectoire initiale en un dixième de seconde pour prendre la direction du quadragénaire à moitié chauve qui venait de sortir

en peignoir sur son perron. Par chance, il se baissa, dans un réflexe de survie, et la fusée se crasha sur un des volets du premier étage, l'endommageant au passage et déclenchant l'alarme anti-intrusion qui se mit à résonner comme les trompettes de l'Apocalypse au beau milieu de la nuit.

Quand j'étais petite, je me rappelle avoir entendu à la télé un mot que je ne comprenais pas. Il s'agissait du mot « torpeur ». J'avais aussitôt demandé sa signification à mon père assis à côté de moi dans le canapé. Il m'avait alors répondu de la manière la plus instructive possible pour lui : « Va voir sur internet, c'est trop long à expliquer et je veux écouter ce qu'ils disent ». J'étais déçue de sa réaction, mais je fis quand même ce qu'il me conseillait et je trouvais la définition suivante à mon mot : « Etat de quelqu'un chez qui l'activité psychique et physique sont réduites ». Je compris vaguement le sens de ce mot et la pris pour argent comptant, mais sans vraiment en saisir pleinement la signification.

Eh bien avec la déviation de trajectoire imprévue de la fusée, je compris alors qu'on ne peut saisir pleinement le sens des mots destinés à exprimer un état, une émotion, une sensation qu'en les éprouvant. C'est ainsi que je saisis donc le sens du mot « torpeur »

Torpeur certes, mais de courte durée, juste le temps pour le quadragénaire en face de nous de se relever et laisser apparaître, éclairé par la lumière lunaire, un visage aux traits irrigués de colère. Lila et Matthias se mirent à courir et, par réflexe, je leur emboîtais le pas. Tandis que nous entamions notre fuite, la voix du quadragénaire se fit entendre derrière nous : « Attendez que je vous chope bande de petits délinquants ! » Cette



menace me glaça le sang et nous fit accélérer notre course au rythme pourtant déjà assez soutenu.

Dans ce vieux quartier du village-banlieue de Montamisé, les véritables échappatoires n'étaient pas nombreuses. Le plus logique dans ce genre de situation était bien entendu d'éviter les routes goudronnées, empêchant ainsi le poursuivant de nous rattraper en voiture. Nous ne pouvions donc que favoriser les petits chemins qui présentaient l'avantage de ne pas être éclairés et de potentiellement rebuter un quadragénaire en peignoir d'y engager toute forme de poursuite.

C'est ainsi que, tacitement, nous nous courûmes tous les trois en direction de la vieille salle des fêtes. Derrière celle-ci se trouvait une longue descente parfaitement abrupte menant à une cuvette assez large remontant avec une forte inclinaison. Celle-ci était si conséquente que la grande majorité des clubs sportifs du village venaient chaque été y parfaire leur condition physique. Nous descendîmes la pente et nous tapîmes dans le noir, le cœur battant et les souffle haletant, avec dans l'idée que notre poursuivant en resterait à l'état de menace et n'oserait pas s'aventurer dans cette cuvette sombre.

« Putain ! On a eu chaud ! chuchota Lila

- Ouais, mais on n'a pas fini, il va sûrement appeler les policiers et je n'ai pas envie d'être poursuivie pour agression ! » répliqua à voix basse Matthias.

Qu'est-ce qu'il pouvait m'énerver quand il exagérait tout comme ça...

« Pff, on sera poursuivi au mieux pour vagabondage nocturne de mineur ou dégradation de domicile, au pire pour les deux, mais arrête de toujours en rajouter ! » lui répondis-je.

Car en 2063, les mineurs n'avaient déjà plus le droit d'être seuls dehors durant la nuit sans la présence d'un majeur responsable. Il s'agissait d'une mesure mise en place par un gouvernement de droite aux alentours des années 30 suite à l'explosion du nombre de cambriolages nocturnes perpétrés par des mineurs. Concrètement, nous ne risquions pas grand-chose hormis le fait que nos parents pouvaient avoir à payer une amende. Dans les années 60, années de paix sociale, ce type d'infraction était devenue rare, comme la plupart des infractions d'ailleurs.

L'émergence de ce qu'on appelle aujourd'hui la « première croissance mondiale » associée à la réforme territoriale consacrant la création de grands agglomérats de villages- banlieues rattachés à une ville principale, avaient finalement presque intégralement fait disparaître la petite délinquance et les agressions sur la personne. Ces nouvelles entités administratives, forme hybride entre les anciennes communes et les communautés d'agglomération avaient pour objectif d'offrir une habitation à toute personne jouissant d'un travail et donc d'un revenu stable. Les prix de l'immobilier y étaient régulés avec mesure afin que tous les protagonistes intervenant lors des différents types de transactions immobilières puissent y trouver leur compte sans pour autant trop réduire le pouvoir d'achat des ménages.

Tous trois vivions à Montamisé, qui était un de ces villages-banlieues. Celui-ci était rattaché à la grande ville de Poitiers qui, bien

qu'elle ne soit plus capitale de région depuis le début du siècle, était parvenue à conserver une certaine vitalité en demeurant une ville étudiante. Néanmoins, les résidents de Poitiers et ses villages-banlieues ne travaillaient presque pas sur place. Non, Poitiers était le genre de ville dont les habitants travaillaient en fait à Paris ou Bordeaux. L'amélioration des moyens de transports et le gain de temps qu'ils avaient alors permis faisaient qu'il était possible de rejoindre Bordeaux ou Paris en moins d'une heure. Ainsi, tous les matins, de gigantesques trams partaient des différents villages-banlieues en direction du quartier-gare de Poitiers, acheminant des milliers de personnes vers les trains qui continuaient alors vers de plus grandes villes encore. Une véritable migration économique quotidienne digérée et acceptée par la population, une migration ne souffrant pas de contestation ou de remise en cause car jugée nécessaire et bienfaitrice.

Cela étant dit, revenons-en à notre poursuite nocturne.

Nous étions là, à attendre au fond de la cuvette un signe nous indiquant que nous étions en sécurité et, de la descente d'où nous venions, coulait la lumière de la lune. Celle-ci s'était faite pleine pour l'occasion. Tout semblait immobile, c'était une nuit d'été sans vent et même les arbres donnaient l'impression d'un arrêt sur image. Le genre d'instant dont on se souvient. C'est alors que l'apparente immobilité se trouva à souffrir d'un mouvement. Une ombre était venue progressivement se placer entre la lune et nous. Une ombre dont les contours, au départ imprécis, se faisaient de plus en plus nets et laissaient en conséquence de moins en moins de place au doute : notre poursuivant n'avait, semble-t-il, pas lâché l'affaire.

« Je sais que vous êtes là ! Vous pouvez courir, si ce n'est pas moi qui vous

attrape, j'ai appelé la police et ce sera elle qui va vous choper ! » cria le quadragénaire.

« Choper ». Qui utilisait encore cette expression en 2063 ?

Comme vous l'aurez deviné, c'est sans aucune forme de doute que nous avons alors repris notre course, remontant la cuvette par la pente opposée à celle par laquelle nous étions descendus. Nous étions paniqués, paniqués par le fait que même la nuit, même le dénivelé de la cuvette ne semblait pas décourager notre poursuivant. Cela m'avait fait penser à un très vieux film dont je ne me rappelais plus du nom et que j'avais vu par hasard un soir, tard, sur une quelconque plateforme vidéo en fouillant dans la catégorie « horreur ».

Aujourd'hui je sais qu'il s'agissait de *Shining* de Stanley Kubrick. La persévérance du père à poursuivre son fils malgré tous ces vents contraires me faisait penser à celle de ce quadragénaire, et cela n'était pas très rassurant. Quand bien même la fin de *Shining* s'avère heureuse pour le fils apeuré et malheureuse pour son poursuivant sanguinaire de père.

En haut de la pente que nous étions en train de monter se trouvait le quartier du Nouveau-Sarzec. Celui-ci, comme tout quartier résidentiel de village-banlieue classique construits dans les années 40, avait toutes ses habitations alignées entre elles au millimètre près comme un gigantesque champ de maisons. Cela donnait une véritable impression de mise en abîme visuelle qui m'a toujours donné le vertige. C'est à ce moment-là que Lila prit la parole.

« Je rentre à Ensoulesse par la vallée. Si on se sépare, on aura bien plus de chances de s'en sortir, et j'avoue que j'espère qu'il préférera continuer à *vous* suivre. »

Sans attendre une réaction de notre part, elle poursuivit en direction de la vallée. C'était tout Lila ça. Tout pour elle et aucune interrogation sur le fait que nous soyons d'accord ou pas, beaucoup de prétention mais bien moins de témérité lorsqu'elle ne savait pas ce qui pouvait lui arriver. Matthias crut alors bon de suggérer quelque chose.

« Il faut que l'on rentre dans le bourg, on n'a pas 100 000 solutions. Il faut qu'on passe par l'avenue Chirac et qu'on remonte la grande côte en longeant la promenade de Ritzing.

-T'es complètement con ou quoi ? S'il a vraiment appelé les flics, ils vont justement rappliquer par la grande côte, et on sera visible même par la promenade de Ritzing ! »

Prendre le chemin le plus court pour rentrer le plus rapidement possible chez nous était en fait une bonne idée. Mais ce mec avait tellement peu confiance en lui que lorsqu'il en témoignait un semblant, cela m'énervait, systématiquement, et je ne pouvais alors pas m'empêcher de le contredire et de le rabaisser. Quand j'y repense comme ça aujourd'hui, en l'écrivant, je me rends compte que j'étais vraiment une petite conne.

Mais bon, avec le recul, en voyant où j'en suis arrivée je ne peux que vous conseiller de sauter de joie si votre fille est une petite conne condescendante. Enfin, ne croyez pas non plus qu'elle deviendra présidente de l'Union Européenne ou qu'elle remplira exactement les cases de ce que

vous projetez pour elle. Mais une fois encore je digresse.

« On va passer par le vieux stade du bas et remonter par la petite forêt, là on sera couverts et ils n'auront aucun moyen de nous voir. »

J'eus à peine fini de prononcer cette phrase que je partais déjà à gauche en direction de l'avenue Chirac. Le quadragénaire était toujours derrière nous, ne relâchant pas la pression. En y repensant, je ne comprends toujours pas la détermination de cet homme et ses sources de motivations. La fusée avait certes heurté sa fenêtre, y laissant sûrement une trace d'impact mais, selon toute vraisemblance, rien de bien exceptionnel. Peut-être était-il surtout vexé de la peur que lui avait occasionné la trajectoire aléatoire de la fusée et, dans une moindre mesure, de la potentielle et infime dégradation de sa maison.

Matthias me suivait encore. Il n'avait pas eu le caractère pour imposer son point de vue et il allait sûrement se contenter d'emprunter, toujours dans mes pas, le chemin que j'avais choisi. Cette réflexion demeure encore aujourd'hui à l'état de supposition puisque nous n'avons finalement jamais eu le temps d'atteindre le vieux stade du bas. En sortant de la rue Mitterrand, nous prîmes à gauche. Par réflexe, je lus le panneau au croisement indiquant

« Avenue Jacques Chirac ; acnt Rue de la Vallée ». C'est alors que, au profit d'un regard en arrière, je remarquai que notre poursuivant était maintenant à moins de cinquante mètres de nous. Nous reprîmes notre course de plus belle, nous engageant sur l'avenue Chirac, mais nous vîmes alors les lumières d'une voiture arrivant en face. Il nous fallut quelques secondes pour entendre la sirène, remarquer le clignotement lumineux et en

déduire qu'il s'agissait d'une voiture de police. Nous stoppâmes net.

Il s'agit là d'un moment important de ma vie, celui d'un choix. Sur le coup, je pouvais accepter la situation et laisser les policiers m'embarquer pour vagabondage nocturne de mineur et dégradation de domicile, ou bien sauter par-dessus le premier portail qui venait, ajoutant à mon probable futur casier judiciaire une violation de domicile.

Si je n'avais pas pris la décision que j'ai prise à cet instant-là, je serais sûrement une personne bien différente de celle que je suis maintenant. Je n'écrirais pas ces lignes que vous êtes en train de lire, ou peut-être raconterais-je une autre histoire. Je ne vais pas vous mentir en essayant de vous faire croire que – prise au piège entre la police et l'homme qui l'avait appelée – la petite adolescente que j'étais avait eu la sensation d'être à la porte d'une nouvelle vie. Je ne pensais, bien entendu, qu'à la dangerosité de ma situation et aux conséquences à court terme de mes potentiels futurs actes. Mais finalement, n'est-ce pas ce qui est le plus beau dans ce choix-là ? Le fait d'avoir fait un choix insignifiant et qu'il m'ait finalement, amené à devenir la personne que je suis aujourd'hui.

Les personnes insolentes sont généralement les plus courageuses et c'est donc ainsi que je me suis retrouvée à escalader le petit muret blanc surplombé de fer vert délavé de la propriété se trouvant à ma droite. La lune s'était alors vu recouverte d'épais nuages et je me retrouvais à courir dans la pénombre sur la propriété d'inconnus.

Matthias lui, moins courageux et insolent que moi, s'était laissé prendre. J'eus à peine le temps de le voir lever les mains face à la voiture de



police que mes pas rejoignirent une allée goudronnée. Je courus vers l'arrière de ce qui m'apparut alors comme étant une très vieille maison, comme celles que l'on voit dans les films de début de siècle. Où avais-je donc mis les pieds ? Je me demandais aussi si celle-ci n'était pas encore plus vieille, si elle n'avait pas, par hasard, une centaine d'années. Jeune fille, n'étant entrée que dans des maisons d'une vingtaine d'années, je vis poindre en moi une sensation de malaise devant l'idée glauque qu'une personne puisse encore vivre entre de si vieux murs.

Tandis que je passais à la gauche d'une porte de garage, mon passage fit s'allumer une lumière. Cela ne dura qu'un court instant, juste le temps pour moi de m'enfuir vers la noire incertitude de la nuit.

## **Chapitre 2 : En Melody**

Encore maintenant je cherche à comprendre comment que je n'avais jamais remarqué cette maison tant elle détonnait au milieu de toutes les autres constructions uniformisées de l'époque. Elle se situait pourtant dans une rue par laquelle j'étais très certainement passée à moult reprises. C'est comme si elle était apparue ce soir-là uniquement pour accueillir ma fuite, en provenance d'une autre dimension ou temporalité.

J'en remontais le chemin goudronné lorsque je finis par me retrouver face à une véranda. De celle-ci, je percevais l'armature en plastique beige, à peine éclairée par les quelques rayons de lune que laissaient passer les nuages. Elle était ouverte et j'y aperçus une forme dans la pénombre, assise sur ce qui était un vieux siège en plastique. Celle-ci tourna vers moi ce qui devait être son visage et, constatant cela, je me précipitai vers la gauche dans un mouvement relativement discret, trouvant comme seul refuge un arbre aux branches basses.

C'est alors que j'entendis la musique émanant de la véranda, je ne l'avais pas encore remarquée. Il s'agissait, selon toute vraisemblance, d'une vieille chanson, de celle qu'on ne faisait plus, avec un son de basse mélodique, non mécanique. Il y eut un bruit de percussion, rapidement suivit de paroles, non pas chantées, mais lues, comme pour raconter une histoire. C'était la première fois que j'entendais cela, il ne m'était jamais venu à l'idée qu'une chanson puisse être autrement que chantée.

La forme ombragée avait à coup sûr remarqué ma présence. Que cela soit la faute de la lumière automatique ou de mon total manque de discrétion avait au final peu d'importance. J'attendais une réaction de sa

part. Il y eut un laps de temps, interminable dans ma mémoire, mais sûrement bien plus court en réalité. Devant mon impossibilité à prédire quelle serait la réaction de cette forme aux contours inconnus, je demeurais là, apeurée et cachée derrière mon arbre. J'étais pris en tenaille, entre des policiers qui cherchaient à m'interpeller et ce mystérieux propriétaire des lieux.

Une sonnerie, qu'on utilise pour les portes d'entrées ou les portails, mit fin à cette attente, Il y eut un raclement de chaise, comme du plastique sur du carrelage, et la forme se leva et s'orienta vers la maison avant de finalement y pénétrer. Seule resta la musique, envahissant l'air et l'emplissant pleinement de ses sonorités et de ses paroles.

« Ruelles, culs-de-sac aux  
stationnements Interdits par la loi,  
le cœur indifférent  
Elle tient le mors de mes vingt-six chevaux-vapeur »

Ce court intermède musical fut brusquement interrompu par un grincement puis un claquement, comme une porte que l'on ferme. Il y eut ensuite un bruit, comme une clé dans la serrure. C'est alors que l'être surgit de la véranda et prit la direction du chemin goudronné, sans pour autant couper la musique.

Je me revois à cet instant me demander stupidement si, il n'était pas possible que cet être, absorbé par sa musique et par d'autres obscures occupations, n'avait finalement pas remarqué ma présence. Je pouvais même la réflexion jusqu'à me dire que mon arrivée peu discrète n'avait

peut-être pas été si mal négociée que ça. Après tout, l'individu n'était-il pas passé devant moi sans me prêter attention ? Mais toutes ces interrogations trouvèrent leur réponse lorsque la forme se bloqua net dans l'allée et – sans se retourner – se mit à parler.

« Rentre dans la véranda, ma grande, et referme la porte, les vitres sont teintées, personne ne te verra. Je ne sais pas ce que te veulent les flics, mais je vais les laisser rentrer sur ma propriété et ils vont certainement demander à fouiller intégralement l'extérieur. Et surtout ne touche pas au lecteur vinyle.»

Après « choper », « les flics »... Décidément il s'agissait de la soirée des expressions désuètes. La voix qui venait de s'exprimer était forte et grave, une voix d'homme, dotée d'un léger érailement qui trahissait les effets du temps. L'intonation générale avec laquelle ces mots avaient été prononcés laissait transparaître une autorité naturelle teintée d'une note rassurante, protectrice et apaisante. C'est sûrement les composantes de cette voix – additionnées à la précarité de ma situation – qui expliqua mon choix de suivre les conseils de cet inconnu et d'aller me réfugier sous la véranda sans me poser de question.

Comme il me l'avait conseillé, je refermai la porte derrière moi. Demeurait cependant, cette injonction de ne pas toucher au « lecteur vinyle », nom mystérieux pour quelque chose dont je ne savais pas de quoi il pouvait s'agir. Certes, le terme de « lecteur » m'indiquait que cet objet servait à lire quelque chose. S'agissait-il de ces musiques que j'entendais ? D'ailleurs, parlons-en de ces chansons, parlant toute d'une Melody Nelson dont le chanteur semblait amoureux. Je n'avais alors jamais rien entendu de

tel, des musiques s'enchaînant avec une cohérence scénaristique entre elles, comme différentes séquences d'une histoire. Je trouvais l'idée originale, ce qui semblait anachronique si l'on tient compte du fait que ces chansons étaient composées de mélodies aux sonorités anciennes. C'est donc par curiosité que je me mis à chercher d'où provenaient cette chanson que j'entendais. Et lorsque je finis par la trouver, je vis une grosse plaque noire tourner sur elle-même de manière quasi-hypnotique. Était-ce cela un lecteur vinyle ?

La lumière automatique devant la porte de garage s'alluma de nouveau. Surgit alors mon hôte inopiné, suivi de près par deux policiers en uniforme, lampe-torche  
« dernier cri » à la main, du genre de celle qui teinte en rouge les sources de chaleur qu'elles éclairent.

« Au fait quel est votre nom monsieur ?

- Melody, avec un y à la fin.

- Melody comment ?

- Nelson Melody

- Il s'agit là de votre nom de naissance ?

- En vertu de la loi de protection de la vie privée et du droit à l'oubli du 17 mars 2035, je n'ai pas à vous le dire. Je suis répertorié dans les documents officiels comme Nelson Melody, c'est tout ce que vous avez à savoir.

- Ne vous emballez pas monsieur. Je vous demande seulement ça par pure réflexe, On nous forme à détecter toute potentielle usurpation d'identité et nous n'avons presque pas d'informations sur cette propriété qui est, de plus, assez datée en apparence.

- ... Pas de soucis monsieur l'agent.

- Très bien, où l'avez-vous vu passer alors ?

- Là dans cette direction, vers ma piste à drones »

Le propriétaire des lieux emmena alors les policiers un peu plus loin dans la propriété tandis que j'observais les spots de leurs lampes-torches s'éloigner. Nelson Melody... Melody Nelson... La loi sur le droit à l'oubli. Tout le monde savait en 2062 ce qu'était cette loi. Elle avait été adoptée à la fin des années 20 dans le but de protéger ceux qui avaient eu des problèmes de « réputation » et voulaient « repartir à zéro ». Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de monsieur Dupont ou Durand qui étaient bizarrement sortis de nulle part dans les années 30.

Mais là, ce qui était original, c'était que ce type avait choisi un nouveau nom peu commun et vraisemblablement doté d'une signification. Cela aurait inquiété plus d'un membre de ma génération mais moi, je trouvais l'idée vraiment géniale. Comme si ce type avait voulu disparaître comme beaucoup d'autres l'avait fait avant lui, mais en gardant quelque chose qu'il aime et qui le rattache au passé, à savoir, un nom de personnage de chanson.

C'est en m'égarant dans ces réflexions que je remarquai deux grandes étagères collées contre les murs. Elles étaient toutes deux séparées par des enfoncements donnant sur des portes en bois vitrées, s'ouvrant sûrement vers l'intérieur de la maison. Par un curieux mécanisme dont j'ignore les rouages, ma curiosité prit le dessus sur l'inquiétude que j'aurais dû logiquement éprouver au vu de ma situation précaire. C'est ainsi que je m'avançai vers ces étagères.

Mes yeux avaient beau s'être acclimatés à l'obscurité de la véranda, je ne parvenais pas à percevoir exactement les objets qu'elle contenait. Je voyais des sortes de blocs agencés les uns contre les autres, des blocs où figuraient des textes, comme des titres, et parfois même des noms, mais rien qui ne m'indiquât concrètement de quoi il s'agissait. J'en pris un, pas forcément le plus volumineux ou le plus joli mais celui que mon instinct me fit saisir. Sur l'objet était marqué « L'attrappe-coeur » et un peu en dessous « J.D. Salinger ».

Une évidence me sauta aux yeux sans que j'accepte pour autant d'en faire immédiatement le constat. Se pouvait-il qu'il s'agisse d'un de ces « livres » ? Ce ne fut que lorsque je pris la peine de l'ouvrir que je finis par accepter la vérité sur l'objet que je tenais alors entre mes mains. Aujourd'hui cela me fait rire, mais je me souviens avoir été très émue.

Il s'agissait en effet de la première fois de ma vie que j'avais entre les mains un de ces assemblages archaïques d'encre et de papier et j'eus alors la sensation de tenir quelque chose équivalent à une relique précieuse. Nous étions en 2063, une époque où le « tout-numérique » avait alors remplacé le format papier dans tous les domaines de la vie quotidienne et cela depuis fort longtemps. La dématérialisation avait finalement repoussé le matériel dans les musées et autres conservatoires. Ainsi allait la loi de l'évolution technologique. Mais j'aurai l'occasion d'y revenir plus tard.

Au loin débuta un dialogue entre les policiers et mon hôte. Curieuse, je me déplaçai pour me rapprocher de la vitre de la véranda mais – dans la précipitation – je trébuchai, emportant avec moi ce que j'avais supposé, quelques instants plus tôt, être le lecteur vinyle. Dans notre chute commune, je fus en première loge pour le voir littéralement s'éclater par terre, interrompant alors la musique dans un fracas qui fit se tourner



subitement les lampes torches des policiers.

Les hommes parlèrent au loin mais je ne saisis pas ce qu'ils se disaient. Juste après ma chute, la seule répercussion fut l'approche des policiers en direction de la véranda. J'étais faite comme un rat. Durant cette soirée, parmi tous les moments qui avaient pu me paraître durer une éternité, celui-ci fut le plus long. Je me dis alors que j'avais définitivement été une idiote pour suivre – encore une fois – Lila dans ses idées folles. L'éternelle immaturité que me reprochaient mes professeurs me rattrapait encore une fois et finalement beaucoup trop de fois dans la même soirée pour que je ne me questionne pas encore aujourd'hui. Faisais-je cela par pure recherche d'une forme de jouissance ou tout simplement par masochisme ?

Arrivés aux abords de la véranda, ce fut le propriétaire des lieux qui posa la main sur la porte coulissante. Encore allongée par terre, un bruit de petit grelot parvint à mes oreilles. Synchronisé à ce bruit, une forme se déplaça de l'autre côté d'une vieille table en plastique qui se trouvait au beau milieu de la véranda. La porte s'ouvrit et la forme se révéla, à la lumière des lampes-torches, être un gros chat noir qui ne se fit pas prier pour s'engouffrer par l'ouverture.

La porte se referma dès que le félin eut passé la porte. Le soulagement chassa avec violence l'angoisse qui avait pris possession de moi. Les policiers reprurent leur fouille

un peu plus loin tandis que le propriétaire des lieux, après être resté

quelques instants à les regarder s'aventurer plus loin dans sa propriété, tourna les talons et rentra dans la véranda. Il s'approcha de moi. Il se saisit alors du lecteur vinyle, ou du moins les différentes pièces du puzzle qu'il était devenu. Il tenait entre ses mains une sorte de grande plaque ronde et noire – dont je n'avais pas la moindre idée de quoi il pouvait bien s'agir – et, éclairé par la lumière lunaire, je perçus alors son visage, celui d'un homme d'au moins soixante ans et son regard me fit froid dans le dos, tant la colère y était palpable.

L'homme me reprit sèchement le livre que je tenais toujours dans mes mains et me lança :

« Profite du fait qu'ils soient en train de fouiller la cabane du jardin pour repartir par-là d'où tu es venue. Débrouille-toi pour rentrer chez toi, et ne te sens pas reconnaissante de quoi que ce soit. Je ne veux plus jamais te revoir sur ma propriété. »

L'homme avait chuchoté, mais le ton était sec et impératif ! Je m'exécutai aussitôt, repassant la porte de la véranda et de l'autre côté de la maison afin d'éviter la lumière automatique. De ce côté du muret que j'avais escaladé un peu plus tôt, une policière prenait la déposition du quadragénaire dont nous avions failli obtenir le scalp un peu plus tôt. Je profitai de leur inattention pour me cacher derrière le mur. J'avais eu le temps d'entrevoir Matthias assis à l'arrière du véhicule de police avec les menottes aux poignets et je dois vous avouer que cela m'avait fait quelque chose. Le pauvre, quand j'y repense, c'est Lila et moi qui l'avions entraîné

dans cette histoire et c'était lui qui se faisait prendre. La vie est parfois vraiment trop injuste.

Je profitais d'un moment d'inattention de la policière et du quadragénaire pour me faufiler derrière la voiture. Là, j'attendis patiemment l'opportunité de me glisser discrètement dans la rue d'où nous étions arrivés. Je pus observer les policiers aux lampes-torches revenir à la voiture, échanger quelques instants avec leur collègue, puis monter dans le véhicule accompagné par le quadragénaire et repartir. Soulagée de ce dénouement que je n'avais pas vraiment le temps de savourer, j'entrepris de rentrer le plus rapidement et le plus discrètement possible chez moi. Mon signalement avait déjà dû être transmis à toutes les unités patrouillant dans le village-banlieue, ce qui ne me laissait que peu de marge de manœuvre.

J'ai toujours eu tendance, lorsque je suis toute seule ou lorsque le silence des personnes autour de moi me le permet, de cogiter. Sur tout et sur rien. J'envisage alors toutes les possibilités qui s'offrent à moi ou qui expliquent comment je suis arrivée là où j'en suis. En fait, je n'ai pas nécessairement besoin de silence, cela m'arrive même parfois lorsque quelqu'un me parle, ce qui n'est pas pratique pour suivre une discussion, vous en conviendrez. Encore aujourd'hui, il m'arrive de me laisser dépasser par ce monde dans ma tête où se jouent

– telles de multiples petites pièces de théâtre – tous les problèmes de ma vie, me faisant oublier parfois le monde réel et la temporalité qui le régit. Ces potentialités prenant corps dans les rebonds et autres interstices de mon cerveau sublimées par mon imagination me semblaient parfois aussi effective que la réalité dans laquelle nous évoluons tous.

Pourtant, ce soir-là, en rebroussant chemin, contrairement à cette habitude, toutes mes pensées s'orientaient sur un seul et même sujet : cet homme chez qui je m'étais réfugiée et les mystères qui l'entouraient.

Pourquoi m'avait-il aidé ? Et quelle personne était assez bizarre pour écouter de si vieilles musiques, qui plus est, sur une machine au fonctionnement d'apparence si dépassé ? Et puis, il y avait ces étagères littéralement remplies de livres, qu'on ne voyait alors seulement dans les vieux films, de ceux qui ne passaient alors plus que sur les chaînes de télé que presque personne ne regardait.

Prenant le temps d'analyser le peu d'informations que j'avais sur cet homme, s'en dégagait une forme de peur. J'étais habituée depuis ma tendre enfance à ce que toutes les personnes que je croisais soient stéréotypées. Par conséquent cet homme, que j'avais entrevu, ne rentrait pas dans les cases de la normalité consensuelle des années 2050 et 2060. Avec le recul, c'était comme si une religion ou simplement un culte de la similarité, de l'identique, de l'uniformité avait pris, en quelque sorte, le pouvoir sur nos esprits. Un culte sourd, qui n'avait pas besoin de nécessairement se faire entendre pour convertir de nouveaux adeptes et être suivi et appliqué. Et moi, je rentrais dans le moule.

Pourtant, je me rappelle que, lors d'un de ces soirs de vacances où je pouvais me coucher plus tard, j'étais tombée par hasard sur un documentaire traitant des différentes décennies de la fin du XXème siècle. En voyant tous ses vêtements différents, toutes ces couleurs, je m'étais surpris à regretter de n'avoir pas connu ces années-là. Pensée fugace, aussi vite disparue. Je n'avais pas la profondeur de réflexion pour me

rendre compte que les personnes ayant vécu à cette époque avaient beau ne pas avoir internet ou des voitures électriques, avaient au moins eu la possibilité d'être différents. Je ne l'avais pas non plus pour constater à quel point l'humanité avait pu autant progresser technologiquement et, parallèlement, régresser culturellement.

Pour en revenir à ce Nelson Melody, son apparence ajoutée à l'injonction dont il m'avait gratifiée de ne plus jamais remettre les pieds chez lui, il faut dire que, tandis qu'il m'évitait de me faire attraper par les policiers à ma poursuite, j'avais cassé son lecteur vinyle alors qu'il m'avait signifié de ne pas y toucher. Sa réaction me semblait tout à fait logique contrairement à son apparence et celle de sa maison. Pour me rassurer, je me réfugiais derrière l'idée qu'il était une de ces personnes que l'on croise une seule fois pour ne plus jamais les revoir. Le type de rencontre comme il en arrive des milliers tout au long de nos existences sans que l'on se souvienne de les avoir vécues.

Le retour jusque chez moi se déroula finalement sans encombre. J'avais évité la maison du quadragénaire et l'artère principale de Montamisé, préférant les chemins de traverse, pour parvenir à rejoindre ma maison sans croiser quiconque. Derrière les volets à demi fermés, la fenêtre de ma chambre était restée ouverte. Personne ne semblait avoir remarqué mon escapade nocturne. Je rentrai le plus discrètement possible en enjambant la fenêtre. Je refermai les volets, laissant la fenêtre ouverte pour profiter de la fraîcheur de la nuit puis, une fois en pyjama, je m'allongeai sur mon lit.

M'égarant une nouvelle fois dans mes pensées, je me rendis alors compte que je n'avais pas eu de nouvelles de Lila. Trouvant cela bizarre, je saisis alors mon short, resté au sol, mais je vis rapidement que ma tablette ne s'y trouvait pas. Je l'avais vraisemblablement égarée quelque part. Avec effroi, je constatai quasi-instantanément que parmi toutes les péripéties venues émailler le déroulé de ma soirée, l'instant le plus probable pour égarer une tablette était incontestablement celui de ma chute sous la véranda de ce Nelson Melody.

Malgré la fatigué, j'envisageai d'autres possibilités, comme pour chasser la plus plausible et effrayante des éventualités. Cette technique fonctionna et je sombrai dans un sommeil profond.